

« Leopardi n'était pas qu'un bossu mélancolique »

Dans son sixième long-métrage de fiction, Mario Martone épouse la belle liberté de l'écrivain italien

ENTRETIEN

La sortie en France de son sixième long-métrage de fiction, *Leopardi*, coïncide pour Mario Martone avec les répétitions de *Macbeth*, de Verdi, qu'il met en scène au Théâtre des Champs-Élysées, du 4 au 16 mai. Pas de décors, prévient l'Italien, si ce n'est un jeu d'ombre et de lumière à même de creuser « l'intériorité des personnages » verdiens. Un clair-obscur qu'il applique avec bonheur, sur grand écran, au poète de Recanati, montré sous un jour nouveau.

Le titre original de votre film, « Il Giovane Favoloso » (« Le Jeune Homme fabuleux »), écorne les idées reçues sur Leopardi. Comment l'avez-vous choisi ?

Je l'ai emprunté à la nouvelle d'une écrivaine ligurie, Anna Maria Ortese, *Pèlerinage à la tombe de Leopardi*. Dans les années 1950, elle vivait à Naples, où est enterré Leopardi. Un jour de printemps, écrit-elle, elle décide de se rendre « au fond de la grotte où depuis cent ans, dans un pays de lumière, dort le jeune homme fabuleux ». Cette expression faisait écho à mon désir de tordre les lieux communs : Leopardi n'était pas qu'un poète mélancolique, malade et bossu. Certes, il avait une vision tragique de l'existence ; mais il était doté d'une imagination fabuleuse. Les *Operette morali*, que j'ai adaptées au théâtre il y a des années, témoignent de sa fantaisie. Il s'agit d'un recueil de textes épars, truffés de lutins, de spectres et de planètes, dont la cosmogonie évoque *Les Mille et Une Nuits* ou *Le Décaméron*. C'est un livre comique, qui rejoint ce que disait Beckett dans *Fin de partie* : « Il n'y a rien de plus de drôle que le malheur. »

« Je suis né de famille noble, dans une ville ignoble d'Italie », écrit Leopardi dans « Histoire d'une âme », son autobiographie inachevée. Comment s'explique-t-il de cet environnement ?

Dans un premier temps, par les livres. Son père, un intellectuel terriblement réactionnaire, crée une bibliothèque de 20 000 ouvrages, où s'enferme le jeune Leopardi. Il lit nuit et jour, apprend tout par cœur, maîtrise bientôt sept langues, dont l'hébreu. Il fait l'expérience du monde à travers une prison de livres. Dans le même temps, son désir le plus profond est de fuir. Ranieri, un ami napolitain, lui permet de s'échapper, d'abord vers Florence, où il perd ses illusions de gloire et d'amour, puis



Elio Germano (Giacomo Leopardi), Michele Riondino (Antonio Ranieri) et Anna Mougialis (Fanny Targioni Tozzetti). MARIO SPADA

vers Naples, où il n'a plus rien à perdre, et meurt.

Vous êtes vous-même napolitain. Comme le Vésuve, qui la domine, c'est une ville qui n'a cessé d'osciller entre torpeur et fureur, sommeil et réveil...

C'est une oscillation très italienne, et plus encore napolitaine, en effet. La lumière perce à travers les ruelles, et se change d'un coup en obscurité totale. La joie et l'allégresse sont comme suspendues au-dessus du néant ; c'est une ville désenchantée, un purgatoire. Naples a été fatale à plusieurs grandes âmes : la peinture du Caravage y devient plus tragique, Pasolini y éprouve sa « vitalité désespérée », un concept très leopardien d'ailleurs... A Naples, Leopardi vit comme un « philosophe indien », pour reprendre une de ses formules. Il s'immerge dans la nature, où il finit ses jours

« Pour un pays catholique comme le nôtre, reconnaître que notre plus grand poète était athée ne va pas de soi »

– une nature réduite à son terme ultime : un volcan, et quel volcan !

Depuis dix ans, vos mises en scène, au théâtre, à l'Opéra et au cinéma, s'enracinent dans « l'ottocento », le XIX^e siècle italien. D'où vient cette obsession ?

A partir de 2004, j'ai mis en scène plusieurs opéras de Rossini

et de Verdi, et réalisé un film sur les conspirateurs du Risorgimento, *Noi Credevamo*, en 2010 [inédit en France]. Longtemps, pourtant, ce siècle ne m'a guère intéressé. Comme tous les Italiens, je ne l'avais étudié qu'en surface. L'« ottocento » est recouvert par une rhétorique fallacieuse, héritée du fascisme, durant lequel l'Italie s'est créé un panthéon patriotique. Les rapports entre Mazzini, Cavour, Garibaldi, etc. ont été idéalisés. Or Cavour envisageait de pendre Mazzini, qu'il considérait comme un terroriste...

De même, si Leopardi est lu dans nos écoles, on oublie à quel point c'était un esprit rebelle, qui a rompu avec tous les schèmes politiques et culturels de son temps. Pour un pays catholique comme le nôtre, reconnaître que notre plus grand poète était athée ne va pas de soi. C'est la part refoulée de l'« ottocento » qui me fascine. Con-

EXTRAIT

« Tu vas maintenant trouver le repos
Pour toujours, mon cœur las. Et l'ultime illusion
De me croire éternel est morte. Est morte. Je sens
Que se sont éteints, ainsi que l'espoir,
Les désirs d'illusions qui me furent si chères.
Repose à jamais. Tu battis Si fort. Rien ne mérite
Tes élans, et la terre n'est pas digne
De soupirs. La vie n'est qu'amertume, ennui. Rien d'autre. Le monde, boue. »

« A soi-même », de Giacomo Leopardi, traduit par René de Cecatty. Sur Lemonde.fr, Elio Germano lit l'intégralité du poème.

trairement aux Français, qui connaissent bien les contradictions de la Révolution française, les Italiens ont une vision tronquée de leur histoire. Cela témoigne de notre profonde incapacité à mûrir.

La bande-son alterne des compositions électro-pop, signées par l'Allemand Apparatus, et des morceaux de Rossini. Pourquoi ?

Parce que Leopardi parle à notre temps, plus encore qu'à son propre. Pareillement, si je me suis abondamment documenté avant le tournage – 70 % des mots que prononce Elio Germano sont extraits de l'œuvre de Leopardi –, il était capital de ménager des plages de liberté et d'improvisation. A ma grande surprise, et même si un film aussi long et éclaté que *Noi Credevamo* avait déjà rencontré son public, *Leopardi* a rassemblé plus d'un million d'Italiens dans les salles. C'est la preuve qu'il répondait à un besoin.

Le génie d'un poète et d'un philosophe, magnifiquement rendu

LEOPARDI, IL GIOVANE FAVOLOSO

Porter à l'écran la vie d'un écrivain est chose courante. Virginia Woolf, Franz Kafka ou Truman Capote ont fait l'objet de films biographiques tout à fait réussis. Rares sont les cinéastes, en revanche, qui sont parvenus à faire ressentir aux spectateurs la singularité d'une œuvre littéraire. En voulant consacrer un film à Giacomo Leopardi, l'écrivain par excellence dont la vie est indissociable de l'œuvre, Mario Martone savait qu'il aurait à relever un défi : raconter l'histoire d'un esprit. « *L'alleanza, au premier abord singulière, du génie poétique et du génie philosophique* », disait Charles-Augustin Sainte-Beuve dans son *Portrait de Leopardi*.

Le même Sainte-Beuve regrette que « *le nom seul de Leopardi* » soit connu en France. « *Ses œuvres*

elles-mêmes le sont très peu, ajoutait-il. *Tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire.* » Publié en 1844, sept ans après la mort de Leopardi en 1837 à Naples, le texte de Sainte-Beuve est, hélas, toujours d'actualité. Les Français ne lisent guère cet immense poète. Il en va différemment de l'autre côté des Alpes, où l'auteur du *Zibaldone* est considéré comme une figure de la littérature mondiale.

Pour écrire son scénario, Mario Martone disposait d'un trésor : la correspondance de Leopardi, magnifiquement éditée en français chez Allia en 2007. Tout au long de ces 2 320 pages, on découvre ce que fut la courte vie de cet écrivain prodige, né en 1798 à Recanati, dans l'actuelle région des Marches. Fils aîné d'un père possesseur, le comte Monaldo Leopardi, et d'une mère bigote, la marquise Adelaide Antici, il reçut une éducation soignée. Un abbé

lui enseigna le latin, mais, très vite, c'est tout seul, en piochant dans l'imposante bibliothèque familiale, qu'il devint un extraordinaire érudit, « à l'âge où les autres en sont encore à répéter sur les bancs la dictée du maître », notait encore Sainte-Beuve.

Un émerveillement

C'est alors que commence le film de Mario Martone. Disons-le tout net : ces deux heures et quart sont un émerveillement pour les yeux et pour l'esprit. L'image, sublime, signée du grand Renato Berta, y est pour beaucoup, de même que les décors, somptueux (le film a en partie été tourné dans la vraie maison de Leopardi, à Recanati). Elio Germano, dans le rôle-titre, est très convaincant, y compris dans sa manière d'incarner les souffrances du poète. Quant à Martone, il parvient à donner toute sa profondeur au film en entremêlant éléments biographiques et extraits de l'œuvre.

Ne supportant plus l'univers familial, quasi carcéral, Leopardi entame une correspondance avec Pietro Giordani, un intellectuel de renom qui détecte illico son génie. De Recanati à Naples en passant par Florence et Rome, Martone suit son héros et raconte l'Italie, sa splendeur comme la petitesse de ses cercles littéraires, hypocrites et jaloux. Très vite, on découvre celui qui deviendra l'ami inséparable et le scribe du poète : Antonio Ranieri, un révolutionnaire napolitain, un républicain, un philosophe et un amoureux de Leopardi... La dernière partie, à Naples, est magnifique. Très malade, devenu bossu – les enfants des rues le surnomment « le Crapaud » –, Leopardi vit avec Ranieri dans un quartier pauvre, grouillant de sans-abri, de prostituées et de voleurs. Heureux et désespéré, il continue d'écrire, inlassablement.

Il faudra une épidémie de choléra pour qu'il accepte de s'installer dans une splendide maison sur les hauteurs du Vésuve. Apercevant Pompéi en contrebas, fasciné par l'explosion du volcan, il compose *La Ginestra* (« Le Genêt »), l'un de ses plus fameux poèmes.

Martone a relevé son défi : il a su rendre toute sa sonorité à la poésie et à la philosophie « *douloureuse mais vraie* » de Leopardi, qui faisait dire à Nietzsche qu'il était le plus grand prosateur du XIX^e siècle ; ce poète génial qui n'aspire point à la gloire et trouvait « *fort raisonnable l'habitude des Turcs et autres Orientaux qui se contentent de s'asseoir toute la journée les jambes croisées, et de regarder stupidement en face notre ridicule existence* ». ■

FRANCK NOUCHI

Film franco-italien de Mario Martone. Avec Elio Germano, Michele Riondino, Anna Mougialis (2 h 15).

En Italie, de plus en plus de metteurs en scène alternent, comme vous, théâtre, opéra et cinéma. Comment l'expliquez-vous ?

Matteo Garrone est le fils d'un critique de théâtre important ; Paolo Sorrentino a débuté dans notre genre théâtral napolitain, au côté de Toni Servillo ; les sœurs Rohrwacher se réclament des spectacles d'Emma Dante ; ces jours-ci, on parle beaucoup de *N-Capace*, le premier film d'Eleonora Danno, issue du théâtre... Le poids du passé est moins présent, les cloisons moins étanches.

Me concernant, la scène est le lieu du travail quotidien. C'est là que je me confronte, jour après jour, aux acteurs, aux textes, à l'époque : le dialogue entre Orient et Occident dans *Aureliano in Palmira*, de Rossini, que j'ai mis en scène à Pesaro en 2014, résonne fortement avec l'actualité. Pour moi, le cinéma est un médium plus personnel, qui exige davantage de temps et d'introspection. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR AURELIANO TONET